

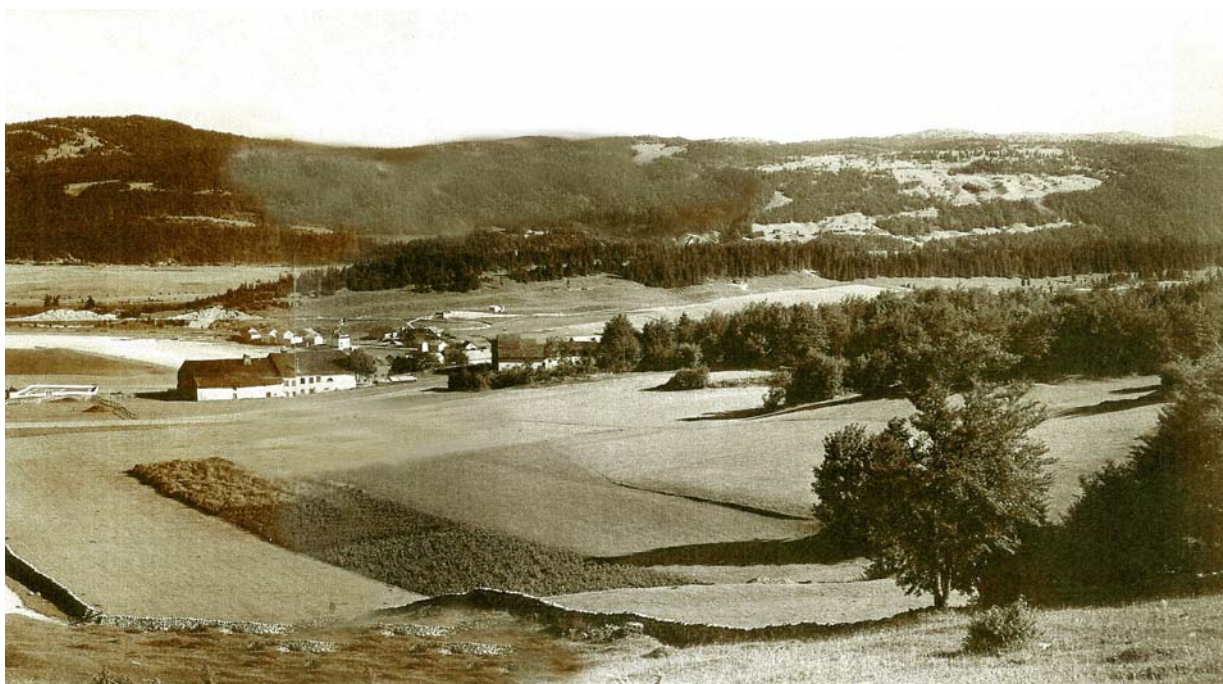
La Cornaz, voisinage de bise

Cette double maison fut scandaleusement démolie pour faire place à une simple villa, petite nullité sans charme aucun, bientôt encadrée d'une véritable haie de sapin. Bonjour la vue que l'on prétendait avoir depuis là-haut !

Ce véritable massacre, au sujet duquel la municipalité de l'époque n'opposa aucune interdiction, dut avoir lieu en 1964. Date supposée puisque les plans de la nouvelle villa manquent aux Archives de la commune du Lieu.

Nous avons vivement déploré déjà à l'époque, alors que nous n'avions que dix-sept ans, cet acte barbare. Nous avons souvent été sur les lieux, juste avant la démolition et puis aussi pendant, pour constater l'étendue du désastre. Ce seront les photos que nous avons prises à l'époque qui figureront dans ce dossier.

Mais place déjà aux souvenirs.



La Cornaz, à gauche, photographié en 1901 par Auguste Reymond. A droite le cimetière accueille les premières tombes.

On trouve au-dessus du village, à vent de Haut-des-Prés, une maison double avec chacune un néveau. Un peu vétuste peut-être, qui nécessiterait réparation, mais superbe, témoin émouvant

de notre vieux village, de cette vie agricole profonde qui l'a animé sans cassure, sans grand changement non plus, depuis sa constitution, en ce lointain XVII^e siècle, à aujourd'hui.

Ils vont bientôt la démolir. Les fous. Ce sera un crime contre le patrimoine de ce petit pays. Un acte inconscient. Une atteinte irréparable à la culture. Et quand je regarde là-haut, trente ans après, je cherche encore parfois, mais en vain, le gros volume de ces deux bâtiments.

Ce fut le fief, sur la fin, de Sami de la Cornaz et de ses deux soeurs. Mentalité de ceux qui cachent des billets verts derrière une planche. Ce fut le cas. Que l'on retrouve alors qu'ils n'ont plus court. Ça passe vite le temps. Foutue ainsi la fortune des vieux radins de la Cornaz. Qui avaient passé leur vie à amasser.

Le receveur fait leur feuille d'impôts. Voyant qu'ils n'ont rien, ou si peu, il est large. Les chiffres n'ont pas beaucoup de zéro. Un jour il le regrettera amèrement. S'il avait su. Mais il est trop tard.

Une mentalité venue du fond des âges. Où l'argent est roi Avec un pouvoir énorme. Il est là, le pognon, près de vous, et vous en sentez l'odeur. Il vous protège et son pouvoir agira encore après que vous soyez mort. Pour d'autres non la planche, le bas de laine, sous un sommier, sous les draps, derrière une cheminée, les endroits les plus saugrenus, qu'importe. Pour ceux d'aujourd'hui il repose plutôt à la banque. Où il fait les petits. L'avarice a ses joies. Voilà, tes tunes, tu les mets au fond d'un pot et tu brasses le tout. Tu les fais tinter les unes contre les autres. C'est mieux qu'une chanson, c'est bien de mieux. Et c'est d'autant meilleur que tu en as plus que les autres. Dans le fond ce n'est pas la fortune qui compte, c'est la différence.

Là-haut l'électricité ne vient que très tard. A cause de la violence de l'ampoule, après des siècles de lampes à huile ou à pétrole, Sami met son chapeau sur la tête quand il lit le journal parce que la lumière lui brûle le crâne, lui fait mal à la tête.

Des maisons tout à fait de l'ancien temps. Quoique la présence de deux étages dénote des transformations récentes,

de la fin du siècle passé. Ce n'est plus habité depuis la mort de Sami et de ses deux soeurs, ni d'un côté ni de l'autre.

Ces deux vieilles filles, on les a rencontrées là-bas pour des collectes. Terrées en leur cuisine sombre. Ça donne sur l'arrière, les champs arrivent au ras de la fenêtre. Il n'y a de soleil que le soir, quand il se faufile entre les arbres. La forêt est proche, à peine à cinquante mètres. Un peu plus de lumière en hiver à cause du soleil sur la neige. Des maisons tellement profondes qu'à l'arrière, dans les cuisines, il faut laisser allumer une partie du jour. A moins que l'on ne préfère l'obscurité à cause du prix de l'électricité. Des vieilles femmes au teint jaunasse, les soeurs à Sami. Des familles qui se terminent ainsi parce que les derniers représentants ne se sont pas mariés. Ceux qui l'ont fait ont quitté la maison familiale, s'en sont allés vivre au village, plus loin encore, au delà du Mont-Tendre, quasiment à l'étranger. Là où leur famille vit encore peut-être. Mais perdue. Sans plus avoir de racines ni même savoir d'où elle vient. Car si elle porte un nom d'ici, reste même originaire de la commune, ça ne va pas plus loin. Elle n'a ni photo, ni papier qui puisse lui rappeler l'origine. Et ses membres sont des déracinés, sans passé, si ce n'est celui de leur père, à la limite de leur grand-père.

Et pourquoi donc ne se sont-elles pas mariées, les deux vieilles filles, les deux soeurs ? Allez savoir. Des femmes toutes en os, sèches comme du papier maché, le visage ingrat, l'âme rêche. Des caractères impossibles. Et puis pas facile de trouver chaussure à son pied dans une maison foraine. Jeune et jolie d'accord, les galants vous arrivent de n'importe où, vous logeriez au fond du Grand-creux qu'ils vous trouveraient sans problème. Mais là, peu gâtées par la nature de surcroît, à ne plus voir personne, que le frère et les voisins, que voulez-vous faire ?

Sami est couleur de lait à la laiterie. Je me souviens de lui. A peine. Ça date. Et puis il y en a tellement eu de ces vieux visages en mon enfance. Qui font partie du paysage, à durer toujours croit-on. Du monde des adultes en outre. Etrangers plus que compagnons de voyage, patibulaire plus

que sympas. On les supporte sans les aimer. On a peine à les retrouver au fond de notre mémoire.

Ce n'est pas un gros paysan, Sami. Un jour qu'il fait un temps épouvantable, neige et brouillard, le voilà qui s'embrille pour le village sa boille à dos sur le dos. Il suffit de descendre. Quasiment tout droit à travers les champs. Un quart d'heure et vous y êtes. Cette fois-ci, Sami, on ignore pour quoi, à cause du brouillard sûrement, il se perd. Il oblique sur la droite. Il file sur les Grands Billards. Il ne sait plus où il en est bien qu'à cinq cents mètres de sa maison. Il descend, ce qu'il a de mieux à faire. Il y a des bouts de chemin, des bosquets. Il arrive au fond de la Sagne dont il reconnaît le chemin. Qu'il suit alors jusqu'au village. Voilà donc Sami qui arrive à la laiterie, avec un long glaçon pendu au bout du nez et de la glace dans ses moustaches, figure fantômatique émergeant d'un brouillard à couper au couteau. De la laiterie tu ne vois même pas la barrière de l'autre côté de la route.

Il fait bon dans le local de coulage.

- D'où viens-tu comme ça, qu'on lui demande quand il s'est un peu dégelé.

- Je crois que je me suis perdu en descendant, qu'il répond. C'est bien la première fois de ma vie.

- Pas possible?

- Que oui, à cause du brouillard. Je ne voyais pas à deux pas. J'ai filé droit contre les Grands Billards.

Les autres, près de la grosse chaudière, sourient. Il incline maintenant le corps juste ce qu'il faut pour que la boille s'appuie contre le couloir. Il enlève une bretelle. Il monte la boille, la monte encore. Y a rien qui vient, pas une seule goutte. Il se redresse. Il regarde au fond. Le lait a gelé!

Tout ça quand la Cornaz vit encore. Qu'il y a de la fumée sur le toit qu'on peut voir du village. Désormais c'en est fini. Aucun ressortissant, jamais, ne remontera là-haut reprendre la ferme et le domaine. C'est la grande cassure, le bout, la fin. La maison plonge dans le silence et l'oubli.

Pas pour tous. Car désormais elle s'offre ainsi abandonnée à ceux-là même qui les aiment telles, vieilles et désertes, et

qui le soir, tels de vieux renards aux aguets, avant qu'il ne fasse nuit, s'en vont leur rendre une petite visite d'amitié.

C'est si beau là-haut. Il y a certes la maison à explorer, mais aussi et d'abord le paysage. On domine le lac, les champs, le village qui s'assoupit un peu déjà au fond du vallon. Par dessus le tout la Dent-de-Vaulion profile sa merveilleuse silhouette. Le ciel s'assombrit déjà. On voit aussi le cimetière avec ses tombes où ils reposent désormais, les anciens habitants d'ici. Avec sa petite maison au coin des murs, puis plus loin, le chemin de la Fuvaz par où j'ai passé et là-bas, en enfilade dans la vallée, les Vyfourches où fume une cheminée. C'est calme, c'est doux, c'est le soir. Il n'y a personne. Que moi. Je suis délicieusement bien.

Une porte reste-t-elle ouverte en permanence maintenant que je puisse pénétrer dans le corridor ? Ça n'a pas d'importance, on trouve moyen d'entrer. La maison est vide. Je complète la lumière du jour devenue parcimonieuse avec ma lampe de poche. Ambiance délectable. Je verrai tout, je ne laisserai aucun recoin non visité, rien ne m'échappera de cette maison.

Voici donc d'abord le corridor, avec les parois de planches du côté de la grange, en dur du côté de l'habitation et un sol de catelles de ciment, avec des lignes en rectangle ou en trapèze ou encore en losange, de couleur brune, lisses, usées par des milliers de millions de pas. Puis la cuisine, la toute vieille cuisine, avec l'évier de pierre près de la fenêtre, avec sa pompe. La citerne se trouve à l'arrière de la maison que remplit l'eau du toit. Dans l'angle intérieur, l'immense cheminée montant droit jusqu'au toit. Large à la base, plus étroite dans le haut, surmontée à l'extérieur d'un grand capuchon de tôle de forme semi-circulaire. On y voit encore les perches horizontales auxquelles naguère on pendait les saucissons et les saucisses pour les fumer.

Contre le mur séparant la cuisine de la chambre devant, la plaque de cheminée. Elle se gorgeait de chaleur pour la restituer dans la pièce attenante. Sous le manteau de la grande cheminée en laquelle on faisait de grands feux, s'ouvre le four à pain. Toutes les maisons foraines en avaient jadis, autorisées par LL.EE. Celui-ci reste parfait. Une flambée dessous et dans

quelques heures vous y faites cuire du pain. Avec son ouverture semi-circulaire et sa garniture de briques réfractaires. Une antiquité de la plus haute importance que l'on démolira pourtant bientôt sans remord. Les démolisseurs, c'est fort connu, ça ne regarde à rien. Tout y passe, même ce qui est beau, même ce qui ne se trouve quasiment plus. L'histoire, le passé, pour eux, pour les autres même, pour tout le monde, quoi, bof, qu'en faire? Un problème, un poids. Rien que des emmerdes! A tel point que si l'on pouvait culbuter le tout d'une seule fois, en y rajoutant les ancêtres et leur souvenir, avec les archives par dessus pour faire bon poids, l'on serait désormais tranquille, délivré. Ceux qui nous ont précédés, tous ou peu s'en faut, des ânes, des sans-culture, des primitifs. Il n'y a qu'à inverser pour avoir la vérité, en somme!

Ils ont rentré le banc à enchapler les iaux à la cuisine. Il ne servira plus. Finis les foin dans cette maison. Et l'odeur aussi. Il est près de la cheminée, à la place exacte où on l'a déposé pour la dernière fois.

J'erre dans cette pièce sombre dont je m'imprègne de l'ambiance résolument passée. Ce si vieux temps qui ne reviendra pas, jamais. Hors du monde ici. L'ombre des témoins y est pourtant présente partout. Les murs en suintent. Un temps difficile certes, viable quand même. Bien sûr que si c'est pour ne pas se marier et finir vieux garçon ou vieille fille...

N'établissons pas de généralités. Juste à côté, dans l'autre partie de la maison, soixante ans plus tôt, le voisin avait une craquée d'enfants. Son épouse, avant que les ans ne l'usent, était charmante. Il habitait l'hiver ici, l'hiver et entre saisons, et l'été à la montagne, sur le Crêt à Châtron, à un kilomètre et demi plus haut. Il y faisait des fromages avec ses commis. Y passe un photographe. Il le croque dans la vieille cuisine où l'on fabrique. Puis à l'arrière du chalet où il y a plein d'orties contre le mur, dans les débris de chaux et de tavillons arrachés au toit. Lui c'est Fernand, Fernand de la Cornaz, sa femme c'est Marie. Ils ont quatre enfants. Ils en auront bientôt un cinquième, puis un sixième. Leur vie mériterait le souvenir.

J'ai visité la cuisine. Loin d'avoir fait le tour de cette

immense maison. Je passe aux chambres. Nues. Puis je monte au galetas, je me glisse à la grange. Là sur les vieilles poutres je cherche des dates, des inscriptions au crayon noir ou à la sanguine.

Je sors. Je tourne autour de la maison. Je cherche plus encore d'anciennes dates sur les traverses des portes de grange. Rien n'est visible. Probable que dans les dernières restaurations, tradition déjà perdue d'une coutume d'autrefois, l'on a tout fait disparaître. Juste sur le linteau supérieur d'un encadrement de fenêtre, à vent, en retrait, peut-on lire une date. Ça remonte au XVII^e siècle. C'est diablement vieux. Elles en ont vu, des couchers de soleil, ces deux maisons, des hommes et des femmes, et des bêtes avec les vêlages, la vie toute chaude. Et quelle vie. Celle de la campagne, faite de mille occupations différentes. Mortes aujourd'hui. Excepté pour ceux qui savent encore. Mais ils sont si rares ceux-là, qui peuvent reconstituer le passé par le miracle incommensurable et voluptueux de la science historique. Ils plongent dans les temps jadis avec une précision telle qu'on croit le revivre et y rencontrer à nouveau ceux qui le peuplaient.

Je connais ces impressions là-haut, dans le crépuscule, parfois lors de dimanches après-midi où mon grand désœuvrement m'a conduit. La nostalgie aussi me pousse aux découvertes. Je le fais avant que ce ne soit plus possible. Car je le sais moi aussi, ces deux maisons sont condamnées. Elles vont disparaître. Ils vont les démonter. L'enquête est en cours. Trop jeune pour tenter quoi que ce soit. Mais avec déjà la prescience que le passé est sacré. Que c'est là notre richesse la plus vraie. La seule peut-être avec le paysage. Et que sur elle il faut veiller avec un soin attentif. Les pensées des autres me sont indifférentes. C'est ce que je devine qui m'importe. Je suis seul mais je sais que j'ai raison. Quelle tristesse quand même sur les choses qui ne reviendront plus. Silence. J'étrenne mon appareil de photo. Je fixe les deux bâtiments en cherchant les angles qui me les révéleront à jamais dans leur plus grande beauté. Je vais devant où sont les néveux, je vais à l'arrière d'où l'on aperçoit aussi, en arrière-plan, un peu sur la gauche, la Dent-de-Vaulion.

Ici la démolition commence comme partout ailleurs par le toit de tôle que l'on arrache. Dessous sont les tavillons qu'on enlève en grands lambeaux à la pioche ou à la hache et dont les débris jonchent le galetas, la grange et les abords immédiats. Elle se poursuit par la charpente qui s'entasse, désormais inutile, de l'autre côté du chemin. Suivent les murs. A la masse. Voici que les chambres apparaissent. Les vieux gyps, les planchers. Cette double ferme est devenue maintenant une pauvre chose mutilée, misérable. Un drame s'accomplit sous mes yeux. C'est une affreuse agonie. Les néveaux, les façades, la grange, l'écurie maintenant, tout y passe, on ne garde rien. On nivelle ce qui reste. Disparaissent ainsi trois ou quatre siècles d'histoire.

Je suis toutes les étapes de cette rapide agonie. Je monte là-bas deux fois par semaine. Je vois d'ailleurs aussi depuis chez nous le massacre. Je souffre moins qu'en l'heure présente où je raconte l'événement le coeur serré. Des témoins de l'histoire moins fulgurants peut-être que des tombeaux de pharaons, mais d'une importance certaine pour la connaissance de notre passé.

Il y a là, à mi-hauteur, crevé par les moëllons tombés des murs supérieurs, un vieux four. Je m'y enfille et l'examine de près à la lampe de poche. Outre les gravats accumulés sur les briques réfractaires qui en constituent le fond, je trouve une bouteille. Sa forme particulière, à l'ancienne, me retient aussitôt. Je l'examine sitôt retourné à la lumière. Son verre en est épais, presque noir, avec de petites bulles. Elle est bouchonnée. Je n'ai rien sur moi qui me permette de l'ouvrir. Je la prends à la maison où je retire son bouchon. J'y enfille le petit doigt et en retire un papier roulé. Pas un parchemin, une simple feuille que l'enfant qui l'y a mise, découpée de façon à lui en donner l'aspect, voulait qu'on la trouve.

L'enfant se nomme Camille Rochat, fils de Fernand et de Marie. Des ouvriers tessinois ont muré l'entrée de ce vieux four et en ont construit un neuf au niveau de la cuisine, celle dont j'ai parlé tout à l'heure.

C'était en 1888. Il aurait pu, ce pauvre Camille, s'il était devenu nonagénaire, assister à la démolition de la

maison de son enfance. Quelle crève-cœur, et quelle tristesse! En un sens il est mieux mort. Qu'a-t-on donc fait des souvenirs de ces vies passées, de ces enfants, de ces activités d'autrefois ? Et le respect des anciens, il est où ? En dépit de mon âge je m'interroge sur le comportement de mes semblables. Celui-ci me trouble et m'inquiète. Je ne vois pas l'avenir de cette manière, moi.

Plus tard, démolie, reconstruite façon 1960, architecture zéro moins quelque chose, je me rends encore souvent à la Cornaz, comme je le fais toujours aujourd'hui. Redescendant de la Muratte ou de la Palestine. Je vais y voir ce qu'il reste de ce vieux temps, deux puits demeurés à proximité, grosses tau-pinières herbeuses dans les champs. Avec les dates gravées sur les linteaux de pierre des ouvertures. Tout au moins pour l'un des deux puits. Sur lesquelles je passe parfois la main. Par respect, par amour.

* * *



La Cornaz vue de l'arrière – photo de 1964 (comme toutes celles qui suivent, sauf exceptios signalée) –



La Cornaz vue de face, avec les deux corps de bâtiment, et surtout les deux beaux grands néveux.





La Cornaz vue par Amiguet, années vingt-trente. Toute une ambiance.



Et hardi petit, l'on fiche tout en bas. Cela n'a affecté probablement que le soussigné, car tout ce qui pouvait à l'époque chasser le passé dans les oubliettes de l'histoire était bon à prendre, avec des autorités absolument incapables d'avoir la moindre idée de ce que veut dire le mot culture. Affligeant.



Notre plus grand regret est de n'avoir pas établi un plan complet des deux bâtiments, et surtout de n'en avoir pas photographié toutes les pièces, une à une, sans exception.





Le four. Devant un plot à enchapler. A gauche, la plaque de cheminée dont le revers brûlant servait à réchauffer la chambre « devant », dont on peut découvrir les fenêtres sur les photos précédentes.



Autre vue du four juste au-dessous de la grande cheminée qui allait elle aussi passer de vie à trépas sans état d'âme.



La marque à Fernand (voir ci-dessous).

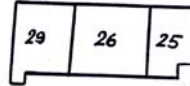
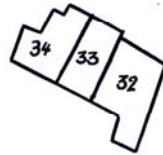
32 } Pierre Abraham feu
33 } Abraham Isaac Rochat
34 }

ACV 6B 141 a2
Plan Comtesse 184

La Cornaz

29 Hoirs de David Golay
26 Jean Isaac feu Jacob Rochat
25 Jacob feu Jacob Rochat

Haut des Rets
(sauf erreur)



Plan 1814. Le voisinage qui nous concerne se trouve être à droite, avec en particulier la maison no 29, possédée alors par les hoirs de David Golay. Elle n'allait pas tarder, selon ce que l'on suppose, à être rachetée par les Rochat voisins.

Année 1834.

129.

Rochar Devi dressé à la requête du sieur Isaac Rochat, pour la reconstruction d'une maison sur l'emplacement d'une vieille ruine qu'il veut reconstruire à la forme Charbonnière, sur les Charbonnières, commune du lieu de 41 pieds de front sur 60 de profondeur et 22 pieds de hauteur moyenne.

1. La charpente entière de cette maison.
2. La couverture du toit en ardoises et lambin, de 41 pieds sur 80, celle de la chappe du côté de bise de 60 pieds sur 14 et celle du côté du vent de 60 sur 5.
3. Une paroi extérieure soit revêtement du côté de bise en plancher de 60 pieds sur 10, une autre du côté du vent entre cette maison et la voisine, sa poutre pour la moitié soit 30 pieds sur 17.
4. Une paroi aussi en plancher sur le devant de la grange et de l'écurie, les portes comprises, de 30 pieds sur 20.
5. Le plancher de l'avant toit en boudron de 30 pieds sur 10, 4 solives de 30 pieds.
6. Le plancher de la grange en placeaux, de 50 pieds sur 10, une paroi en boudron entre la grange et l'écurie de 50 pieds, 7 colonnes de 6 pieds.
7. Les deux planchers de l'écurie de 40 pieds sur 12, en boudron et plancher, 5 solives de 40 pieds, 13 poutres de 13 pieds, 9 croches et les montants de la porte en placeaux.
8. Le plancher dessus d'une cave au fond de l'écurie de 10 pieds sur 12, 4 poutres de 13 pieds.
9. A la cuisine, sur le cheminée de 6 pieds, 4 fûts de 6 pieds, 4 boudrons pour assemblage.
10. Le plancher dessous d'une chambre ayant vue à bise de 17 pieds sur 20, 7 solives de 17 pieds.
11. Les deux planchers de la chambre de la plaque de 16 pieds sur 17, 12 solives de 17 pieds et 6 poutres de 18 pieds.

Pour le tout cent cinquante neuf planches.

Sont signés: Louis Cupt, municipal, Isaac Guignard, syndic, E. Sigaux, municipal, D. Golay, municipal, David Sanny, maître charpentier, au soussigné le 26 juillet 1834.

Vu et approuvé en assemblée de trois communes, au soussigné le 28 juillet 1834

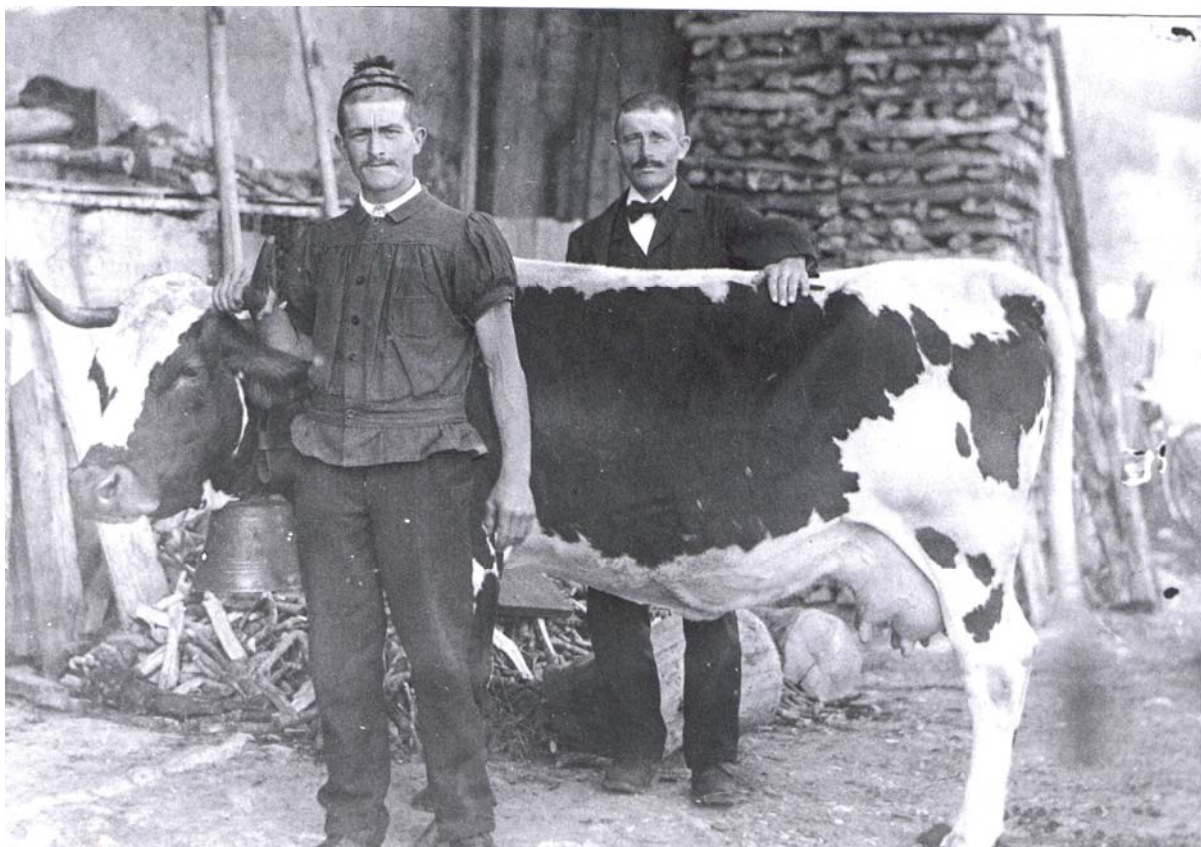
Devis 1834, Maisonneurs des temps passés, Le Pèlerin, 2004.

Le voisinage de bise de la Cornaz, en 1837, selon l'enquête sur les maisons (ACV, GEB 141/2), donne les propriétaires suivants :

No supposé 25, Rochat, Rodolph, Moïse, Frédéric, Samuel & Charles feu Jean Isaac Rochat. Une maison d'habitation, grange écurie. Age plus de 80 ans.

No supposé 26, les dits, une maison d'habitation, four, grange et écurie. Age, plus de 80 ans.

No supposé 29, Rochat Charles-Louis feu Jean Isaac, une maison, grange et écurie, âge 165 ans, ce qui la donne pour 1672. Il s'agit probablement là de la maison dont nous avons montré la grande cheminée plus haut. Dans tous les cas toutes ces maisons ont subi de grandes modifications tout au long du XIXe siècle, passant de trois parties à deux seulement, rehaussées on ne sait trop quand.



Fernand Rochat de la Cornaz, copie conforme de son père de l'autre côté de la vache.



Le temps des foins à la Cornaz.



Les visites du dimanche alors que l'on va pique-niquer au bosquet sous-jacent.



Cornaz de vent du voisinage de bise. Avec quelques-uns des habitants, le plot à enchapler et le vieux néveau.